

LE TEMPS

A Lausanne, Figaro comme un rêve fellinien

Jonas Pulver

June 09, 2009

«Le Barbier de Séville» convoque le cinéma italien dans un décor à la Cinécittà

Les embruns cinématographiques parfument l'air de ce mariage de théâtre. L'écume roule sur le sable, le générique glisse sur l'écran: le mot «Fine» s'élève au-dessus de la tablée villageoise. Ce mariage pourrait être l'épilogue d'Amarcord. Rosina et Almaviva sont-ils encore de Rossini? Un clap final, et tout est dans la boîte. Le Barbier de Séville, nouvelle production de l'Opéra de Lausanne, redonne au Métropole ses charmes de salle obscure, et fait planer l'ombre de Fellini sur ce spectacle en 35 millimètres, incontestablement le meilleur de la saison.

La scène est un chantier de spots, échafaudages et techniciens au travail. Sous leurs pinceaux, la lumière d'un ciel maritime – la grande illusion est un travail d'artisan. Puis on annonce le début de tournage. Il y aura un orchestre, dit-on, une «Prova d'orchestra». Aux commandes de l'OCL, Günter Neuhold manie une baguette enlevée, envole les phrases avec une intelligence acérée. Son ouverture proclame une fougue plus mozartienne que belcantiste. Tout au long du spectacle, le chef autrichien saura envelopper les chanteurs dans un tissu clair.

Décor labile

Séville est une petite bourgade italienne montée sur roulettes. Mobiles à souhait, ces grandes façades de craie se retournent sur des intérieurs de Méditerranée, bordés par les projecteurs et les maquilleuses au travail. Ce décor labile donne toute sa vivacité à la mise en scène cinématique d'Adriano Sinivia. La valse des techniciens et manœuvres découpe des plans serrés, amplifiés par l'utilisation judicieuse de projections vidéo. Jusqu'aux accélérations du dernier acte, où la scénographie divise l'espace en focales multiples: l'intérieur, l'extérieur, le rez-de-chaussée et l'étage de la demeure du Dr Bartolo.

Voix sensuelle

Ce dernier (le baryton-basse Luciano Di Pasquale, hilarant de boursoufflure) manigance des noces forcées avec sa pupille Rosina. Mais la jeune fille (l'incroyable agilité de la soprano Sabina Puertolas) est une lolita espiègle. Il faut la voir dans ses tenues de telenovelas, l'entendre émailler ses airs d'un second degré malicieux. Son cœur bat pour le comte Almaviva, et les tourtereaux finiront par s'unir grâce à l'habileté de Figaro.

Fabio Capitanucci incarne le coiffeur mythique avec une classe débonnaire. Sous les favoris gominés, la voix est grande, riche et sensuelle. Le comte Almaviva de John Osborn est un cas plus délicat. S'il a l'ampleur du ténor héroïque, l'Américain possède un timbre plus germanique que latin. Il se révèle surtout capable des travestissements les plus cocasses, du professeur de musique chevrotant au militaire imbibé. Ce goût pour l'autodérision donne au spectacle sa truculence, qui se propage jusque dans les plus petits rôles, domestiques décérébrés, chœur entassé dans une cinquecento ou valet en blouson de baseball et épaisses lunettes de metteur en scène...